

Frédéric Keck

Un monde grippé



Flammarion

Extrait de la publication

Frédéric Keck

Un monde grippé

Pourquoi les hommes ont-ils si peur de la grippe? Un an après la mobilisation des pouvoirs publics autour du virus H1N1, un jeune anthropologue a tenté de comprendre les raisons de cette alerte. Il montre ainsi que la représentation catastrophique du « monde grippé » nous oblige à repenser les rapports entre les hommes et les animaux.

Allant à la rencontre d'éleveurs, d'observateurs d'oiseaux, de vétérinaires, de microbiologistes, d'épidémiologistes, de médecins, de journalistes, mais également d'autorités politiques et religieuses, l'auteur retrace la vision du monde produite par les maladies émergentes. Il montre que les gripes « aviaire » et « porcine » révèlent une peur des animaux héritée des réflexions les plus anciennes sur la domestication.

Mais cette peur ne prend pas la même forme selon les dispositifs de sécurité mis en place à Paris, New York, Hong Kong, Tokyo, Phnom Penh ou Buenos Aires... Des producteurs aux consommateurs, de l'abattage des animaux malades à la pandémie toujours possible, ce tour du monde des virus qui émergent, des animaux qui les transmettent et des humains qui s'en protègent constitue un passionnant journal de voyage.

Frédéric Keck est chargé de recherches au CNRS, spécialiste de l'histoire de l'anthropologie sociale. Il a consacré sa thèse de doctorat à Lucien Lévy-Bruhl, et a collaboré à l'édition des œuvres de Claude Lévi-Strauss dans la « Bibliothèque de La Pléiade ».

Flammarion

Extrait de la publication

Un monde grippé

Frédéric Keck

UN MONDE GRIPPÉ

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Chantre.

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4177-0

Tous les accidents de la société sont connus, le tour du monde social est fait ; nous avons voyagé sous les deux pôles ; il ne nous reste plus de terres à découvrir, et le moment est venu d'offrir la carte de l'univers moral et la théorie de la société.

Louis de Bonald,
*Législation primitive considérée dans les derniers temps
par la seule lumière de la raison*

Le malheur qui révèle l'action d'une puissance invisible, surnaturelle, cause une émotion violente, profonde, impossible à méconnaître, qui elle-même provoque aussitôt des réactions rigoureusement prédéterminées dans leur forme par les précédents dont la tradition sociale est pleine.

Lucien Lévy-Bruhl, *Carnets*

Introduction

ANTHROPOLOGIE DES MALADIES ANIMALES

Entre 2007 et 2009, j'ai effectué une enquête ethnographique sur la grippe aviaire à Hong Kong. Je voulais comprendre pourquoi le monde se préparait à une pandémie de grippe en cas de mutation du virus des animaux aux humains. Hong Kong se présentait en effet comme une sentinelle où les virus de grippe émergent avant de se propager au reste du monde. C'est là qu'était apparu en 1968 le dernier virus de grippe pandémique, le H3N2, qui avait tué environ un million de personnes dans le monde. C'est là aussi qu'on avait détecté en 1997 le virus H5N1, qui tuait les deux tiers des personnes qu'il infectait et dont on redoutait le passage des oiseaux aux humains. Située à proximité de « l'atelier du monde » qu'est la région de Canton, nœud (*hub*) pour les réseaux de finances et de transport, Hong Kong était la porte à travers laquelle passaient les marchandises à destination du reste du monde, mais aussi les agents infectieux qui risquaient de les accompagner. Dans les présentations officielles, Hong Kong était qualifiée de « ville globale de l'Asie », du fait du grand

nombre de personnes qui s'y rendaient pour faire des affaires, en profitant de ses conditions économiques et financières. C'était un terrain rêvé pour voir comment les nouvelles maladies émergent dans un réservoir animal, en fonction de données écologiques locales, avant de se propager à la société globale.

Or voici qu'en avril 2009 un nouveau virus de grippe apparut dans la ville de Mexico, autre foyer d'intense activité humaine entre le Nord et le Sud. Apparu quelques semaines plus tôt dans un village d'élevage porcin de la province de Veracruz, il se diffusa rapidement au reste du monde, conduisant les responsables de l'Organisation mondiale de la santé à déclarer, le 11 juin, que le nouveau virus d'origine porcine était pandémique. À un virus très dangereux mais peu contagieux de « grippe aviaire », le H5N1, succéda ainsi, dans les préoccupations des autorités sanitaires internationales, un virus très contagieux mais peu dangereux de « grippe porcine », le H1N1. Si le comportement du nouveau virus était encore imprévisible, il confirmait le scénario scientifique mis en place depuis une trentaine d'années, selon lequel les virus de grippe émergent chez les oiseaux avant de se transmettre aux humains par l'intermédiaire des porcs.

Lorsque ce nouveau virus apparut, je me trouvais à Buenos Aires pour une série de conférences. « Cela doit être pour vous », me dit une des personnes qui m'avaient invité. Certains supposaient en riant que j'avais apporté le virus pour continuer mon enquête. Si je n'ai pas pu rester suffisamment longtemps en Argentine pour y effectuer une étude approfondie, j'ai pu cependant suivre la formation, en Amérique du Sud, d'un complexe de peurs dont j'avais pu retracer la

INTRODUCTION

genèse en Amérique du Nord et en Asie. Ce livre est né de cette surprise. J'ai d'abord voulu comprendre la mondialisation de la lutte contre la grippe depuis Hong Kong, mais le hasard des mutations des virus m'a conduit à les suivre en différents sites où ils émergent¹. Je me suis donc proposé de retracer ce tour du monde des virus de grippe et des dispositifs mis en place pour les surveiller et les contrôler. S'il est présomptueux de prétendre couvrir le monde entier dans une visée encyclopédique aujourd'hui inaccessible, certains accidents de l'histoire permettent d'effectuer des court-circuits entre des lieux éloignés, et ainsi de construire un récit consistant quoique fragmentaire.

Mon regard est celui d'un anthropologue. Je ne cherche pas à connaître les mécanismes qui déterminent les trajectoires des virus de grippe, mais à comprendre les réactions des sociétés à leur apparition. À cette fin, cependant, un fait central découvert par la virologie contemporaine est déterminant : la capacité des agents infectieux à franchir la barrière entre les espèces en déclenchant des comportements imprévisibles². Si les mutations des virus sont des phénomènes biologiques continus, les réactions qu'ils déclenchent chez les organismes qu'ils traversent sont discontinues. C'est bien le même virus de grippe qui passe chez les oiseaux, les porcs et les humains, à travers des mutations discrètes de son code génétique, mais les symptômes sont radicalement différents.

Les biologistes disposent d'un ensemble de termes pour décrire ces changements dans les régimes de mutation. Ils distinguent des virus à ADN et des virus à ARN (comme celui de la grippe), qui mutent plus souvent que les premiers, car ils n'ont pas de mécanisme

de correction des erreurs de réplication. Ils distinguent des virus à ARN segmentés, qui se répliquent en une fois, et d'autres à ARN non segmenté, se séparant en plusieurs morceaux qui peuvent s'échanger lors de la réplication. Ils distinguent des réassortiments, lorsque le virus se réplique en empruntant des éléments à plusieurs espèces animales dans un « véhicule intermédiaire », et des cassures génétiques (*drift* et non plus *shift*) lorsque le virus passe directement d'une espèce à une autre. Ils distinguent aussi la grippe A, qui peut passer des animaux aux humains, et la grippe B, qui circule en général seulement entre humains. Enfin, parmi les virus de grippe A, ils distinguent des virus pandémiques, qui peuvent contaminer après leur émergence des organismes humains non immunisés (comme lors de la pandémie de grippe espagnole qui a tué entre 20 et 50 millions de personnes en 1918³), et des virus de grippe saisonnière, qui résultent de l'adaptation de ces nouveaux virus à la population humaine et affectent surtout les personnes immunitairement fragiles (ils tuent entre 200 000 et 500 000 personnes par an). Mais ces distinctions n'expliquent pas encore les causes par lesquelles un virus qui mute devient dangereux, voire catastrophique. Le séquençage du virus H1N1 de 1918 n'ayant pas expliqué son infectiosité exceptionnelle par un gène particulier, il faut l'attribuer à l'environnement dans lequel il est apparu⁴. Le concept de « barrière d'espèces » reste donc en partie flou : il désigne moins un mécanisme biologique identifiable qu'un ensemble de relations entre des vivants qui a une dimension sociale⁵.

Les anthropologues ont étudié comment des éléments qui circulent d'une société à une autre (des techniques, des

INTRODUCTION

récits, des images...) suscitent des interprétations différentes dans les diverses sociétés qu'ils traversent⁶. Ils peuvent ainsi intervenir dans le débat scientifique sur les causes par lesquelles un agent infectieux est perçu comme dangereux dans tel environnement et pas dans tel autre. L'anthropologie a montré que le sens donné à une maladie dépend de la façon dont elle bouleverse l'ordre social et l'ordre des corps⁷. Les maladies animales expriment ainsi des transformations dans les relations entre les humains et les animaux, qui sont constitutives de la façon dont les humains pensent et agissent sur leur environnement. L'anthropologie contribue alors à une recomposition des problèmes de santé publique qui intègre les changements écologiques.

À la fin des années 1970, l'Organisation mondiale de la santé déclarait avoir éradiqué les maladies infectieuses suite au succès de la campagne de lutte contre la variole, une des maladies les plus graves qu'ait connues l'humanité. Comme cette maladie ne se transmet pas des animaux aux humains (même si on en trouve des équivalents sous la forme du *monkeypox* ou du *chickenpox*), on pouvait effectivement la supprimer en vaccinant toute la population humaine⁸. Cependant, l'émergence de nouveaux virus chez les singes d'Afrique centrale, notamment Ebola, qui tuait trop rapidement les personnes qu'il infectait pour se propager efficacement, et le VIH/sida, qui s'introduisit lentement dans le système immunitaire humain et se répandit sur toute la planète, conduisit à réviser ce scénario optimiste. Depuis cette période, la recherche biologique vise à comprendre les mécanismes de cette émergence de nouveaux agents infectieux afin de les maintenir dans leur

« réservoir » animal, où ils circulent à l'état peu pathogène avant leur arrivée chez les humains, où ils peuvent être hautement pathogènes ?

Parmi toutes ces maladies infectieuses émergentes, dont le nombre ne cesse d'augmenter au fur et à mesure qu'on découvre de nouveaux virus, la grippe en vint à occuper une position centrale. D'abord parce qu'elle est une des maladies les plus communes de l'humanité, sous la forme de la grippe saisonnière. Ensuite parce qu'elle émerge des animaux avec lesquels l'homme est le plus fréquemment en contact : les oiseaux et les porcs. La grippe est devenue la maladie animale par excellence : à la fois la plus ordinaire et la plus extraordinaire, elle s'installe dans notre quotidien tout en nous rappelant les plus grandes catastrophes du siècle. L'importance qu'a prise la grippe au XX^e siècle révèle ainsi la transformation qui s'y est produite dans les relations entre les vivants. Alors que la peste au Moyen Âge était interprétée comme une punition divine ¹⁰, alors que le choléra au XIX^e siècle était expliqué par les inégalités sociales dans l'accès à l'eau potable ¹¹, les mutations de la grippe sont liées à l'augmentation du nombre d'animaux d'élevage sur la planète, corrélatif de l'augmentation du nombre d'humains. Si le XX^e siècle est scandé par les pandémies de grippe (H1N1 en 1918, H2N2 en 1957, H3N2 en 1968, H1N1 en 2009), c'est parce qu'il est à la fois le siècle de la génétique et le siècle des mouvements de population. Le séquençage génétique des virus de grippe (avec ses protéines H pour l'hémagglutinine et N pour la neuraminidase) a permis de repérer au niveau moléculaire des variations dans les populations humaines et animales au niveau global. La succession des pandémies n'est donc pas seulement l'effet d'une amélioration du dépistage : elle résulte aussi de l'intensification

INTRODUCTION

du réservoir animal, qui augmente les chances de mutation des virus. On estime ainsi qu'entre 1968 et aujourd'hui, le nombre de poulets en Chine est passé de 13 millions à 13 milliards, et le nombre de porcs de 5 millions à 500 millions ¹². La « révolution du bétail » (*livestock revolution*), c'est-à-dire l'accroissement du nombre d'animaux élevés pour l'alimentation humaine depuis une trentaine d'années, a conduit à la multiplication des événements de mutation virale.

Si l'on peut dire à bien des égards que la grippe est la maladie de la mondialisation, ce n'est pas seulement au sens où les virus se déplacent rapidement à travers les réseaux de transport de plus en plus denses, mais aussi au sens où, par les réactions qu'ils produisent chez les humains, ils peuvent conduire à l'arrêt soudain des échanges qui ont rendu possibles leurs mutations. Le virus de la grippe est particulièrement révélateur des ambivalences de la mondialisation : il a besoin de la communication entre des organismes différents pour se reproduire, mais il peut détruire ces organismes si ces différences se composent mal. Les noms donnés à la maladie reflètent bien cette ambivalence, révélant ainsi qu'elle n'est pas récente. En français, le mot désigne une mode qui s'empare des individus et les conduit à s'interroger sur son origine ¹³. « Gripper » vient sans doute de « *greifen* », qui signifie « saisir » au propre et au figuré (« saisir quelqu'un » ou « saisir une idée »). En anglais, on désigne la grippe par le mot « *flu* ». Le mot vient de l'italien « *Influenza* » qui, au XVI^e siècle, s'inscrit dans le cadre d'un raisonnement astrologique reliant la maladies aux influences cosmiques. Mais il est de plus en plus associé à une maladie des « flux », c'est-à-dire de l'ouverture incontrôlée des échanges qui expose la sphère limitée de

l'entre-soi. Le chinois utilise le mot « *liugan* », qui désigne littéralement « la contagion de la circulation » (« *ganran* », la contagion, se distinguant ici de « *chuanran* », l'infection). La grippe est redoutée en Chine dans les moments, comme les fêtes du Nouvel An, où les transports d'hommes et de marchandises (*renliu wuliu*) sont particulièrement intenses. Ce qui frappe dans la grippe, ce n'est donc pas tant le spectacle des morts individuelles en série que la possibilité d'une immobilisation des échanges. Ou plutôt : les séries de morts individuelles ne prennent sens que dans l'horizon de la fin de l'activité humaine par son intensification excessive.

La grippe introduit ainsi dans la circulation des animaux et des humains la possibilité d'une catastrophe, mais en un sens différent de celui que lui donnent les biologistes. Si la catastrophe introduit une discontinuité dans un processus continu, ce n'est pas un ensemble de mutations génétiques, mais un ensemble de relations historiques entre les vivants qui se trouve ainsi bouleversé. Le problème que posent les maladies infectieuses émergentes pour un anthropologue est : comment, parmi les mutations catastrophiques au niveau biologique, certaines deviennent-elles des catastrophes politiques ? Il ne s'agit pas seulement de décrire quels facteurs sociaux expliquent l'émergence d'un virus, mais comment cette émergence est interprétée par un ensemble d'acteurs dans un horizon de catastrophe politique. On se trouve pris ici dans un jeu d'échelles complexe : entre des mutations biologiques invisibles et une catastrophe politique imprévisible, comment choisir le niveau social où la description devient pertinente ?

Une façon de résoudre ce problème est de partir des relations entre humains et animaux telles qu'elles se

INTRODUCTION

donnent à voir dans ces moments de mutation virale catastrophique. Parmi les phénomènes particulièrement visibles figurent les abattages sanitaires d'animaux destinés à contenir l'agent infectieux hors de la population humaine : vaches folles lors de la crise de l'ESB en 1996, poulets grippés à Hong Kong lors de l'émergence du H5N1 en 1997, civettes masquées lors de la crise du SRAS à Canton en 2003, porcs des coptes en Égypte lors de la pandémie de grippe de 2009... Ces images d'abattages sanitaires rappelaient que les animaux d'élevage n'étaient pas seulement des marchandises, mais aussi des êtres vivants qu'il fallait mettre à mort¹⁴. Elles faisaient ainsi revenir aux conditions dans lesquelles ont été domestiqués les animaux au néolithique. Les hommes ont échangé leurs denrées (viande, peaux...) contre les soins qu'ils leur apportaient ; mais, en introduisant ainsi les animaux dans l'espace de la maison, ils ont dû recevoir en retour les agents infectieux qu'ils portaient avec eux comme un « cadeau empoisonné »¹⁵. Si la co-évolution entre les hommes et les microbes conduit à un équilibre provisoire dans cet échange¹⁶, les nouvelles maladies animales révèlent les ruptures du « contrat domestique »¹⁷, comme si les animaux se vengeaient d'être transformés en marchandises dans des conditions incontrôlées¹⁸.

La peur des animaux malades s'explique donc par leur fonction logique dans la nouvelle rationalité médicale. Les animaux y apparaissent comme des êtres ambivalents, à la fois marchandises bonnes à échanger et êtres vivants prêts à se venger du traitement qu'ils subissent. Cette tension est devenue plus vive encore du fait de la distinction entre l'animal d'élevage et l'animal de compagnie : elle fait apparaître sous cette distinction (qui recoupe souvent la séparation entre la ville et la

campagne) une contradiction entre l'animal que l'on protège et l'animal dont on se protège¹⁹. Les agents infectieux révèlent deux aspects apparemment incompatibles des animaux : ils montrent à la fois la continuité biologique entre les animaux et les humains, puisqu'ils passent des uns aux autres, et les opérations politiques qui les différencient, puisqu'ils résultent de conditions d'élevage permettant aux humains de se nourrir des animaux. Si le sacrifice archaïque résolvait cette contradiction par un repas pris en commun²⁰, les abattages sanitaires visent à l'atténuer en retraçant la barrière d'espèces transgressée par les agents infectieux et en retirant du marché la viande impropre à la consommation. Mais, comme ils sont gérés sous le regard des médias, ces abattages rendent visibles les conditions dans lesquelles les animaux sont élevés, et relancent alors la peur.

Je ne traiterai pas ici directement de l'abattage sanitaire, car je tente de suivre les raisonnements des scientifiques qui se tiennent au plus près des virus. Tout l'effort des microbiologistes est en effet d'éviter l'abattage par les moyens de la surveillance et de la vaccination²¹. C'est pourquoi ils consacrent beaucoup d'énergie à nommer ces nouveaux virus lorsqu'ils émergent du « réservoir animal », de façon à pouvoir les suivre dans leurs caractéristiques génétiques et physiologiques²². Loin de prétendre résoudre la contradiction entre les deux aspects de l'animal, comme le fait l'abattage, les experts la démultiplient en la faisant passer entre tous les acteurs concernés par les maladies animales. Ils jouent donc un rôle de médiateurs, en construisant des représentations qui permettent de faire tenir ensemble ces deux perceptions antagonistes de